

# Des moulins et des vases.

Avec toute la famille, je m'installe dans la maison que je viens d'acheter. C'est une très grande maison qui abrite un moulin d'acier ou aux pales d'acier ; un très grand moulin avec deux écrans de télé pour le contrôler et un gros tracteur en dessous. Je découvre cela en passant sur une mezzanine qui longe l'immense hangar sombre dans lequel se trouve cet appareil. De là, je vois aussi les bords inférieurs et intérieurs du toit, une structure de lames d'acier noir et ajouré, comme un grillage au maillage très fin. En fait, les pales du moulin sont du même métal. Je ne m'attendais pas à ça. En visitant, avant d'acheter, je n'avais pas vu. Les anciens propriétaires étaient donc aussi entrepreneurs. Je m'aperçois qu'il y a aussi une usine avec des presses pour emboutir des pièces de métal qui vont faire, peut-être, des vases. J'ai l'image d'une plaque de métal que l'on referme sur elle-même pour former un vase. Il ne faut pas qu'on voit la fente à l'endroit de la collure.

Tout ça fait un bruit infernal. D'ailleurs, dehors, on dirait que c'est la foire. Beaucoup de monde, beaucoup de bruit. La maison est encore envahie de gens qui ont l'air de travailler. Je me dis qu'ils vont tous s'en aller quand l'ancien propriétaire aura tout liquidé. C'est bien, parce que pour l'instant, c'est encore plus bruyant et agité qu'à Paris. Mais ça m'étonne un peu, ce n'est pas ce que j'avais prévu.

Je croise un type aux cheveux longs qui a l'air de faire la lessive : il trimbale du linge dans un bac plastique. Nous échangeons quelques mots, je me rappelle plus quoi. Il a l'air très à l'aise, comme s'il était encore chez lui.

Mes parents vont se coucher dans un grand lit et je vais me coucher avec eux. Et puis je me relève en me disant que, quand même, ce n'est pas permis. J'ai acheté une grande maison, il y a assez de chambres ; je vais m'en chercher une. En sortant, j'aperçois un escalier de bois ajouré assez raide. Je me dis qu'il conduit aux chambres, mais c'est un peu dangereux. Je vais me chercher une chambre de plein pied.

Me revoilà dans les couloirs en compagnie de gens affairés. Par la fenêtre j'aperçois un immense pommier qui donne des pommes très rouges et très grosses. Ça c'est une bonne surprise ! ce n'était pas prévu non plus.

Et puis me vient à l'esprit l'image de la salle de séjour de la maison que j'ai achetée. Ça n'a rien à voir avec cette maison-là. Mais heureusement, seule la promesse de vente a été signée ; l'acte définitif, non. J'essaie d'appeler le responsable de l'agence immobilière, mais je ne retrouve pas son nom ni son numéro. Je me dis que ça va s'arranger. Je vais leur expliquer que c'est une erreur, ce n'est pas ça, la maison que j'ai achetée.

Nous repartons donc et mon père conduit. Nous voilà dans une campagne riante et calme, contrastant avec le village qui, encombré de voitures et de gens, était encore plus bruyant que Paris. Pour emprunter une quatre-voies ombragée, mon père doit faire un virage à droite assez serré. Il n'a pas ralenti. Nous sommes plaqués par la force centrifuge sur le côté gauche de la route et je me dis qu'on va se planter. En effet, on sort de route en passant sur le terre-plein central et on traverse un arbre. Je vois ses branches noires et noueuses de tout près. Je ne sais pas comment on fait pour passer au travers sans dommage. Je crie à mon père : arrête ! arrête ! arrête ! il a du mal à obtempérer. Finalement il stoppe quand même sur le bas-côté et il ne répond rien. Il a l'air un peu halluciné.

Il est clair que c'est moi qui vais reprendre le volant, à présent.

Je suis en transition : j'ai signé une promesse de vente à Besançon, et j'attends la vente de mon appartement de Paris pour m'y installer. Je trouve que ça s'éternise un peu.

C'est une occasion, pour mon inconscient, de me ressortir le fantasme de « l'autre appartement » que j'ai repéré depuis longtemps comme le logement de mon inconscient. Je vais de surprise en surprise, car « en visitant, je n'avais rien vu de tout ça ». J'ai donc encore bien des choses à visiter dans ce lieu étranger et néanmoins au plus intime de moi-même. Bien sûr, je m'empresse de le reconnaître comme une erreur. C'est pas ma maison, c'est une autre, une jolie façon de dire : c'est pas moi, c'est l'autre.

Qu'y a-t-il de si étrange à y découvrir ?

Un moulin. Ben v'là aut'chose. Il vient faire quoi, celui-là, au beau milieu de mon inconscient ? il me revient avoir participé à un colloque du salon Œdipe à Alcalà en Espagne, ville de Cervantès. J'y avais fait une intervention au titre bien abibonesque : « Don Quichotte, c'est moi ». J'avais interprété la scène universellement connue du vieux chevalier chargeant à la lance, sur son cheval fatigué, ces fantomatiques habitants du paysage, aux grands bras. C'était une scène oedipienne, disais-je. Des géants, c'est ainsi que les parents apparaissent aux enfants quand ils sont petits. L'acte sexuel, lorsqu'ils en ont été témoins, leur a semblé être une agression de papa sur maman. Et ils ont eu envie de faire pareil, tous, garçons et filles, ils ont désiré planter leur lance de chair dans maman, pour le plaisir, et leur pique d'acier dans papa, pour éliminer le gêneur.

Depuis, j'ai remisé lance et moulin dans un grand hangar sombre où ils apparaissent désaffectés, mais pas sans affect, car il reste impressionnant, le fantôme de mes parents. On n'a jamais vu de moulin aux pales d'acier grillagé. Je pense que ce doit être une projection de la cuirasse de Don Quichotte. Il n'y a pas que le combat et l'amour des parents, il y a aussi l'identification. Pas étonnant que le toit soit de même métal : l'identification moule le corps qui m'abrite et loge mes souvenirs. La maison est aussi mon corps.

D'ailleurs pourquoi deux immenses écrans pour contrôler le moulin ? ce sont mes yeux, tournés vers l'intérieur, écarquillés devant la figure parentale. Le tracteur, lui, vient me rappeler que mon père était ingénieur agronome et sentait souvent la vache quand il rentrait le soir.

En fait, la première interprétation qui m'est venue spontanément, pour cet étrange instrument de meunerie c'est : un phallus ! je l'ai écartere en me disant : c'est trop facile, je vois du phallus partout. Pourtant c'est venu. Effet de mémoire de mes si nombreuses analyses de rêves qu'elles auraient pu permettre de planter des forêts de phallus qui auraient largement compensé les pertes infligées par Bolsonaro à l'Amazonie ? avec l'équipement métallique de Don Quichotte en protection contre la castration, ça se conçoit cependant, sans effacer l'interprétation précédente. En ce cas, il s'agirait peut-être bien du phallus de mon père, antique pièce de musée, aussi respectable que détestable.

Le tracteur aussi, avec ses deux grandes roues à l'arrière, il fait aussi très phallique. On s'en sert pour ensemercer la terre mère.

Son pendant (sic) se situe dans cette usine à vases, organe féminin par excellence, mais dont on s'arrange pour voiler la collure extérieure trop évocatrice de fente, donc de coupure. D'ailleurs le procédé de fabrication insiste sur la nécessité de recoller les deux bords. Et c'est du lourd : ça se fait à la presse qui rentre sans égards dans la plaque de métal, autre image de l'acte sexuel où c'est le masculin qui informe le féminin.

J'ai dû prendre cette image dans une usine de Besançon pour laquelle j'avais conçu une publicité quand je travaillais dans ce domaine. Cette entreprise, à l'aide d'énormes presses, transformait d'épaisses plaques d'inox en cylindre, pour en faire des réservoirs à lait. Dans une région de production laitière, il y a de la clientèle !

J'y vois une image du symbolique travaillant la matière brute des sensations pour leur donner une forme lisible. Et ce symbolique, c'est aussi moi, qui forme une représentation du sexe féminin.

J'ai chez moi un vase en métal comme celui du rêve, héritage de mes parents. Évidemment il ne présente aucune fente. Mais ça n'a jamais fait mystère pour moi, qu'il représentait un vagin.

Venant de mes parents, ce ne pouvait être que celui de ma mère. Pourtant, si je fais appel à de puissantes presses, c'est qu'une représentation ne me suffit pas. Il faut en forger sans cesse de nouvelles. Comme pour le phallus, en fait !

Ça me donne rétrospectivement du grain à moudre par rapport au moulin : lui aussi, c'est une machine qui écrabouille le réel pour en faire du pain symbolique.

Tout ce bruit et cette foule pourrait être entendu comme du réel. Des restes diurnes de sensations non symbolisées. Ça n'empêche pas que ça puisse globalement faire métaphore de tout ce qui m'encombre du passé : c'est à l'ancien propriétaire, tout ça, c'est-à-dire au moi du passé. J'attends qu'il dégage, mais je crois que c'est peine perdue, puisque c'est moi dans l'aspect qui ne me plaît pas.

Le type aux cheveux longs qui a l'air chez lui et qui fait la lessive, c'est évidemment moi : je tente de rendre tout ça un peu plus propre. Donc, ce n'est pas vraiment moi, c'est surmoi.

D'ailleurs il va se manifester tout de suite après en me faisant sortir du lit de mes parents. Pas d'inceste dans cette maison ! L'escalier en bois ajouré qui me semble dangereux pourrait bien être une représentation de cet acte sexuel que je cherche à éviter. Mais on voit bien qu'il se représente dès que j'en écarte l'idée. Je sors du lit de mes parents, et il est là ! je sors dans le couloir et je tombe sur le pommier d'Adam et Ève, autre symbole de l'interdit de l'inceste.

C'est à ce moment-là que surmoi reprend vraiment le dessus : cette maison du fantasme n'est pas celle de la réalité, celle que j'ai achetée ! il faut vite refouler tout ça et revenir dans une vraie bonne maison de la réalité, sans linge sale à laver en famille.

Pourtant ça revient encore. J'ai confié le volant à mon père, une bonne image du surmoi, puisque c'est celui qui, dans le principe, s'est dressé entre ma mère et moi. Il amène donc un peu de calme représenté par la campagne verte et enfin dépeuplée. Mais voilà que le représentant de la loi se met lui-même à transgresser. Il ne ralentit pas dans le virage.

Je devais avoir 26 ou 27 ans... je produisais beaucoup d'accidents de voiture. Non parce que je roulais comme un malade, mais parce que la conduite induisait chez moi une sorte d'état hypnotique. Je suivais le fil de mes nombreuses pensées éparses, réduisant la conduite à des automatismes. Je sais qu'il en est ainsi chez beaucoup de monde, si ce n'est chez tout le monde. Je respectais strictement les imitations de vitesse. Un jour que je roulais à 90 dans le haut-doubs, ce qui allait très bien tant que j'étais sur le plateau du Valdahon, en abordant les virages au pied de la montagne... j'ai continué à rouler à 90 imperturbablement. Et dans un virage un peu sec, la voiture est partie en tête à queue, pour ensuite glisser dans le ravin en marche arrière et s'encastrer de travers dans un sapin.

Dans le rêve, l'état hypnotique de mon père me fait penser évidemment au mien et à cet accident-là. C'est donc à moi que je dis « arrête ». Seulement pour une question de vitesse sur route ? là aussi, j'ai écarté la première interprétation qui m'est venue. Et puis en écrivant, je m'aperçois qu'elle revient, insistante. Je dis arrête à mon père en train de me violer. Ce n'est pas une pensée agréable, ce qui explique le refoulement. J'avais déjà un soupçon de viol de la part de mes frères. Mais eux, c'est normal, ils m'ont toujours détesté, et c'est bien réciproque. Mon père je l'aime bien, je lui fais confiance. La preuve, je lui ai confié le volant... et il a trahi ma confiance.

Autant, pour mes frères, je garde la question ouverte, autant pour mon père, je me refuse à l'admettre. J'ai dû dire « arrête » à mon propre désir pour lui, comme je le fais dans les épisodes précédents du rêve. Je m'identifie à mon propre surmoi et c'est son image qui devient le « moi » du rêve, le moi hypnotisé par la conduite, ce qui l'amène à provoquer quelque écart de conduite. Un bel exemple de « c'est pas moi, c'est l'autre ».

Je ne cesse de proclamer partout qu'il n'est pas interdit de désirer, car c'est seulement le passage à l'acte qui est interdit. Je suis bien obligé de constater que l'inconscient ne l'entend pas de cette oreille. Tout se passe comme s'il était absolument interdit de désirer. L'inconscient ne parvient pas à cette subtile distinction que le conscient peut faire. L'inconscient prend les

mots pour des choses, et c'est cela que j'entends dans tous les débats sur les réseaux sociaux et dans mes séances d'analyse. D'où mes constantes mises au point.

Mon rêve me fait comprendre pourquoi cela passe si facilement de l'inconscient au conscient : sous les auspices du surmoi, lui-même inconscient dans l'immensité de sa force refoulante.

dimanche 31 janvier 2021